

Le Signe des Trois

Dupin, Holmes, Peirce

Umberto Eco & Thomas A. Sebeok

Présentation, Comptoir des universités, 28 janvier 2016.

Pour présenter le projet de traduction qui a pu voir le jour grâce à Michel Delville que je remercie une fois de plus ici, peut-être faut-il que j'explique qu'elles étaient mes préoccupations, il y a 3 ans de cela, en décembre 2012, alors que j'étais sur le point de découvrir (seulement) *The Sign of three* :

« Si tant d'intellectuels, historiens de l'art (nommons : Morelli, Aby Warburg, J.J. Winckelmann), philosophes (Ludwig Wittgenstein) se sont tournés vers la médecine, concrétisant ou non le projet de l'apprendre, c'est qu'ils aspiraient à la création d'une science des signes. Une science des signes existe : la sémiotique qui peut être envisagée comme le socle épistémologique d'une vraie pratique interdisciplinaire.

Il faudrait examiner, outre ce que l'histoire de l'art a de commun avec la médecine – un paradigme indiciaire qui fait du symptôme le ressort méthodologique lié à l'observation et à la résolution de problèmes – combien l'une et l'autre de ces disciplines interviennent à la fois dans la construction du propos théorique, dans la formation des différents chercheurs susnommés, mais aussi dans les méthodes d'investigation élaborées.

Car il appert que si Wittgenstein et Warburg envisagèrent la médecine après leur formation initiale, d'autres étaient déjà médecins lorsqu'ils s'intéressèrent aux objets de l'art (c'est le cas de Morelli par exemple).

S'agissait-il d'une habitude sociale issue du XIXe siècle où l'élite bourgeoise alliait sciences médicales et connaissance de l'art ou de façon plus profonde d'une véritable structuration du savoir qui faisait se cristalliser les modes d'investigation autour de l'enquête et du diagnostic ? »

Ma rencontre avec *The Sign of three*, peut être définie avant tout comme une évidence ; et si je connaissais l'article de Carlo Ginzburg sur le paradigme indiciaire paru dans la revue *Le Débat*, et bien qu'ayant découvert il y a quelques années, les travaux de Peirce, je méconnaissais ceux des autres auteurs de l'ouvrage et découvris alors que d'autres que moi avaient vu en Holmes un chasseur de signes, un sémioticien un *alter ego* de Peirce, lui-même véritable détective, chimiste comme le locataire de *Baker Street* et capable de s'auto-diagnostiquer en cas de pathologies dont il repérait très tôt les symptômes. L'épisode de la montre volée, érigé en véritable récit de légende, signalait également – et cela je l'ignorais alors – combien la « vision immédiate » du coupable pouvait provenir d'un raisonnement ultra-rapide, comme lorsque, enfant je trouvais les résultats de raisonnements mathématiques sans pouvoir en expliquer et en détailler les différentes étapes qui m'y avaient conduite. Cette idée qu'un raisonnement puisse opérer presque à notre insu s'opposait dès lors fortement à celui de la déduction, également performant, mais bien plus besogneux et scolaire.

Il était évident que Peirce comme Holmes prenaient des risques. Et comme nous ne faisons jamais que chercher dans nos lectures et nos travaux des traces de nous-mêmes, autant de miroirs tendus à notre *ego* (y compris et surtout lorsque celui-ci se tapie dans l'ombre et hésite à s'exposer en pleine lumière), sans pousser trop loin l'identification, je trouvais chez ces deux personnages, l'un bien réel, l'autre fictionnel, les caractéristiques d'un travail qui m'était familier. Considérer les anomalies, relever les traces laissées par les penseurs du Moyen Age dans la sculpture romane, interroger l'iconographie muette des chapiteaux de l'ancienne abbatale de Vézelay, et pour cela utiliser la philosophie puis les sciences du langage pour identifier les indices détectables, et enfin, oser le saut dans le vide lorsqu'il s'agit d'émettre l'hypothèse qui formulera la réponse aux observations faites : telle avait été dès le début ma démarche.

Lectrice de romans policiers depuis l'enfance, je connaissais bien l'œuvre de Conan Doyle, celle d'Agatha Christie et l'intrigue policière, la résolution d'énigmes m'avait construite. Considérant que tout, y compris l'Homme, est signe, il ne faisait aucun doute pour moi que l'histoire de l'art, telle que j'allais la pratiquer, serait avant tout un terrain d'investigation que j'investirais toujours sur le mode de la résolution d'enquêtes.

Pratiquant l'indiscipline depuis le début de mon cursus – celle qu'explique William John Thomas Mitchell – je trouvai dans cet ouvrage l'audace, l'aventure scientifique, la rigueur et l'amusement à la fois (le *musement*?) qui font de la rencontre entre des champs aussi distincts et pourtant complices, un moment de pure effervescence pour l'esprit. Au-delà, l'ouvrage devait être porté à la connaissance des étudiants francophones de façon à ce qu'ils découvrent ce qui gêne encore de nombreux chercheurs français : les difficiles questions qui mêlent l'intuition, l'action consistant à deviner et cette opération cognitive qui fait la créativité de toute recherche, l'abduction. Car l'invention qui gît au cœur de la sérendipité nourrit et est nourrie à la fois par le mécanisme abductif : l'organisation de nouvelles relations entre les signes, la perception (l'intuition) de toutes leurs configurations possibles, l'imagination de nouvelles combinaisons entre eux tissent les mécanismes de l'abduction, là où induction et déduction jouent la sécurité du raisonnement. Dans le cas de l'abduction, nous assistons à la formation d'un mécanisme réductif qui consiste à conjecturer à propos de ce qui a pu provoquer le résultat. Un saut se produit entre le moment de l'observation et celui de la conclusion, une sorte de pari silencieux qui fait dire à Peirce que :

Ces haricots sont blancs, (résultat)

Tous les haricots de ce sac sont blancs

(le pari porte sur la règle) (HYP à propos de la règle) Ce pari est passé sous silence

(DONC) ces haricots proviennent de ce sac (explication du cas)

Cette apparente magie éminemment créative est également la signature de l'indiscipliné qui ne cesse de voir dans les frottements et conflits entre disciplines, autant d'occasions de produire de la nouveauté : dans le registre du point de vue, celui de l'outil, ou encore de la méthode et dès lors, autant de mondes nouveaux aussi. Comme l'écrivait Peirce :

« Abduction merely suggests that something *may be* »

Au sein de ce complexe cognitif que forme le modèle abductif, l'invention d'une règle constitue donc l'enjeu essentiel de la créativité et fait intervenir l'un des aspects fondamentaux de l'intelligence humaine : l'imagination.

Comme Warburg, Eco et ses comparses n'ont eu cure des critiques. Ce détachement, cette liberté extraordinaire offerte à ceux qui ne sont plus – ou n'ont jamais été – prisonniers des institutions ou des regards académiques rendent possible un horizon sans cesse renouvelé, le terrain de jeu de ce que Warburg nommait « l'aventurier chercheur ». C'est dans l'Ouest américain que l'historien des images comprit que l'espace et le temps étaient amis, « cousins » et que nulle rupture ne façonnait en réalité les mondes moderne et antique. De la même manière, Eco et ses acolytes ont dans *Le Signe des trois*, montré que l'enquête et l'observation des indices concernaient des champs apparemment distants mais irrigués par les mêmes structures sémiotiques. Faisant sauter le verrou spatio-temporel censé séparer le réel du fictionnel, ils réunissent héros du roman à énigmes, sémioticiens et psychanalystes autour d'un même objet.

A l'heure où innover semble constituer un enjeu de premier ordre, comment ignorer plus avant l'ouvrage si plein de promesses que constitue *Le Signe des trois* ?

Comment passer à côté de ce qui semble si crucial et qui correspond à l'une des problématiques majeures des sciences de l'Homme : comment créons-nous de la connaissance, quels mécanismes sont alors à l'œuvre, que faisons-nous lorsque nous raisonnons ou déduisons ? Comment opèrent les mécanismes de la pensée et ceux qui dictent notre interprétation des signes ? A partir de quel moment ceux-ci deviennent-ils des indices, ou bien des symptômes ? Tout n'est-il que diagnostic ? Comment concilier analyse quantitative et analyse qualitative, lorsque tout nous pousse à envisager le vivant à la fois comme une série de modèles généraux et autant de cas particuliers ? Quelle place accorder à l'inattendu et à l'inédit au sein même de nos pratiques scientifiques ?

Le Signe des trois constitue une belle et unique réponse à l'ensemble de ces interrogations et s'il ouvre sur davantage de problèmes qu'il ne semble en résoudre, alors il remplit sa mission : il est un livre, une somme de points de vue, tantôt convergents, tantôt divergents, mais dont les limites, comme dans un labyrinthe, nous orientent plus qu'elles ne nous enferment.